NOTES ET COMMUNICATIONS

I

NOTES DE LECTURE

PAR N. I. HERESCU
Professeur à la Faculté des lettres de Lisbonne

Catulle, 3 : *Un écho des nénies dans la littérature.*

Sur plus de cinquante pages, dans les *Transact. and Proceed. of the Americ. Philol. Assoc.*, 1943 (74), p. 215-268, M. John L. Heller consacre une minutieuse étude à la « *Nenia*-παίγνιον ».

S'il est loisible de discuter encore quant à l'origine ou à l'évolution sémantique du terme, on n'a plus, que je sache, de doute sérieux sur la nature même et les formes d'expression de ce type de la littérature populaire des Romains. Les définitions des grammairiens antiques suffisent à nous donner une idée exacte de la teneur comme de l'aspect de la nénie, à la fois un *carmen funebre*, selon la définition de Paulus-Festus (155 L.) ou de Quintilien (8, 2, 8), et un *cantus lugubris*, selon celle de Cicéron (*Leg.* 2, 62) ou de Diomède (*Gramm. lat.*, K., 1, 484, 22-485, 8). Les allusions glanées chez les poètes, abondantes à souhait, confirment l'image que l'on s'en est ainsi faite : voir, par exemple, Horace, *O.*, 1, 24, 2 ; 2, 20, 21 ; 3, 28, 16 ; *Sat.*, 1, 6, 43 ; Virgile, *B.*, 20 ; *Aen.*, 9, 475 ; Ovide, *Am.*, 3, 9, 7 ; *Fast.*, 6, 668 ; *Pont.*, 1, 7, 29 ; etc. Le manuel Schanz-Hosius (4e éd., 1927), 1, p. 22, résume donc normalement nos connaissances en écrivant simplement : « Dieses Lied... war ein Lob- und Klagelied auf den Verstorbenen ».

Seulement, de la nénie comme de la presque totalité des productions littéraires primitives de Rome, il ne reste rien. Tous les auteurs de « Littératures latines » le déplorent et sont contraints de citer à titre d'unique exemple la parodie de Sénèque dans l'*Apocoloquintose* (12). Pour exhaustive qu'elle désire être, l'étude de M. Heller n'en apporte pas d'autre. Et on peut s'étonner qu'en dressant un répertoire aussi riche des textes les plus divers ayant trait à la nénie, le savant américain

n'ait pas pensé à nous proposer le rapprochement avec la pièce 3 de Catulle, que les humanistes intitulaient *Epicedium de morte passeris.*

Ce rapprochement, cependant, me semble s'imposer. L'*épicède* de Catulle se présente, en effet, comme une imitation de la nénie populaire, mais réalisée, cela s'entend, suivant les lois et avec les moyens de la poésie cultivée. D'une part, aucun des motifs essentiels à la lamentation ne lui fait défaut : expression de l'amour envers le disparu : *quem plus illa oculis suis amabat*, v. 5 ; — éloge des qualités exceptionnelles du défunt : *mellitus erat*, v. 6 ; *Tam bellum passerem*, v. 15 ; — douleur de l'avoir perdu : *Lugete*, v. 1 ; *o factum male* ! v. 16 ; *turgiduli rubent occelli*, v. 18 ; — imprécations à la mort impitoyable : *At uobis male sit, malae tenebrae Orci quae omnia deuoratis*, v. 13-14.

D'autre part, les procédés stylistiques sont ceux qui, incontestablement, devaient caractériser ce type folklorique : *énumération* des personnes prises à témoin : *Veneres Cupidinesque et quantum est hominum uenustiorum*, v. 1-2 ; — *exclamations* de chagrin et *interjections* ouvrant et fermant le poème : *o Veneres*, v. 1 ; *o factum male... o miselle...* v. 16 ; — nombreuses *répétitions*, qui forment un véritable canevas aux vers de Catulle : *Passer* mortuus est *meae puellae, Passer*, deliciae *meae puellae*, v. 3-4 ; uobis *male* sit, *malae* tenebrae, — o factum *male*, v. 13-14 et 16 ; omnia *bella*... tam *bellum* passerem, v. 14-15 ; *passerem* abstulistis... o miselle *passer*, v. 15-16 — autant de traits qui donnent à la pièce sa note de lamentation, de litanie.

Et il n'est pas jusqu'à certains détails de la langue qui ne trahissent immédiatement le parfum de l'inspiration populaire : des verbes comme *pipiare* et *deuorare*, des expressions familières comme *modo huc modo illuc*, des constructions comme celle d'un neutre avec le génitif partitif (tour si cher à Plaute) : *quantum est hominum*, des accumulations de diminutifs : *miselle, turgiduli, ocelli.*

La comparaison avec la nénie de Sénèque, seul témoignage reconnu comme tel par les anciens de la nénie primitive, renforce encore cette impression. Certes, l'épicède de Catulle n'est pas une nénie pour rire, comme le sont les anapestes de l'*Apocoloquintose*, où toutes les louanges adressées au mort se trouvaient en antithèse avec la réalité. Mais — compte tenu du fait que celle-ci est une parodie tandis que celle-là est un pastiche, et de leur étendue respective — le mouvement des deux pièces et l'ordonnance des motifs développés sont sensiblement les mêmes :

CATULLE :	SÉNÈQUE :
1) Incitation à la douleur :	
Lugete...	*Fundite fletus...*

2) Annonce du malheur survenu :

Passer mortuus est... *Cecidit pulchre cordatus homo...*

3) Qualités du défunt. Ces qualités sont rappelées dans le même ordre, celui prévu par le plan traditionnel de la *laudatio funebris*, que nous connaissons exactement par Cicéron, *De Or.*, 43-48, 341-348, et par Quintilien, 3, 7 ; 11, 3, 153 (cf. Aristote, *Rhét.*, 1, 9) : d'abord les *bona naturae et fortunae aut corporis* (= beauté, force, intelligence), ensuite les *res gestae ad cuiusque uirtutis genus* (= les exploits).

a) bona naturae et fortunae aut corporis :

mellitus erat suamque norat... etc. *pulchre cordatus homo*
quo non alius fuit in toto
fortior orbe, etc.

b) res gestae :

Nec sese a gremio illius mouebat... etc. *Ille Britannos...*
dare Romuleis colla catenis
iussit... etc.

Les rapports des nénies et des *laudationes funebres* ont été soulignés par A. G. Amatucci, *Neniae et laudationes funebres*, Riv. di Filol. e d'Istr. class., 1904, p. 625 et suiv. Mais la suggestion de Niebuhr (*Vorträge über röm. Gesch.*, Berlin, 1846, p. 92) sur l'influence des nénies dans la rédaction des épitaphes date d'un siècle déjà. De Niebuhr également, la fameuse théorie selon laquelle les *carmina conuiualia* auraient passé dans les plus anciennes légendes que consigne l'histoire de la royauté (*Ibid.*, p. 12 et 86 ; et *Röm. Gesch.*, I, p. 268), théorie combattue, dès sa parution, par W. Corssen (*Origines poes. Rom.*, Berlin, 1846, p. 162) et, de nos jours, par E. Pais (*Storia critica di Roma*, Roma, 1913, I, p. 23), mais soutenue par toute une série de savants éminents, tels Ed. Meyer (*Gesch. des Altertums*, Stuttgart, 1893, II, p. 397), W. W. Fowler (*The disappearance of the earliest Latin poetry*, Class. Rev., 1912, p. 48), G. de Sanctis (*Storia dei Romani*, Torino, 1907, I, p. 22) et E. M. Steuart (*The earlist narrative poetry of Rome*, Class. Quart., 1921, p. 31). Il serait peut-être temps de reprendre cette suggestion et de suivre chez bon nombre d'écrivains latins les traces non seulement des nénies et des *carmina conuiualia*, mais aussi des prières, des invocations et des dévotions, des berceuses... Et voici encore un sujet de thèse à envisager : « L'influence du folk-lore dans la littérature latine » ; pour l'entreprendre, M. John L. Heller paraît tout indiqué.

N. I. HERESCU.